

dans des endroits ténébreux qui ne sont éclairés que par les lumières de l'autel.»

Pendant cette croisière Maximilien protège ses coréligionnaires et sème partout le bien et la paix sur ses pas.

Mais en voilà assez. Dans ces pages prises au hasard dans son journal de route, je vous ai montré l'écrivain.

Jugeons maintenant le critique d'art et le poète.

## II

## MAXIMILIEN, CRITIQUE D'ART ET POÈTE

Nous sommes à Florence, au palais Pitti. Maximilien écrit à l'archiduchesse Sophie sa mère.

— « La madone de Saint Sixte est une vierge calme, victorieuse, au regard profond et empreint d'une mélancolique fierté. Comme elle comprend la nature surhumaine de l'enfant qu'elle porte dans ses bras, comme elle sait que ses mains sont le trône auguste du fils de son Dieu. On lit dans son regard qu'elle s'honore elle-même comme étant l'instrument immaculé de la puissance créatrice, qu'elle sent toute la grandeur de ses souffrances, mais aussi toute la splendeur infinie de sa glorification. C'est pourquoi elle s'avance sur les nuages comme la noble Reine des anges, pleine de majesté, et elle montre à la foule de ceux qui espèrent, le Sauveur du monde. Elle entend l'hosanna des mille et mille bouches qui chantent l'allégresse, mais son oreille semble aussi percevoir les lointaines clameurs du peuple

qui demande le Crucifiement. Nulle auréole n'entoure sa tête ; nul joyau ne relève son simple et modeste vêtement : la mère du Christ dans ce tableau n'a besoin d'aucune parure éclatante, d'aucun accessoire qui détourne le regard de l'objet principal, comme en emploient si souvent les artistes de nos jours pour diviser et distraire l'attention du spectateur. Le plus bel ornement de la madone de Saint Sixte est le divin Enfant, et la plus sainte auréole, l'éclat de ses grands yeux limpides qui remplissent d'une pieuse confiance ceux qui les contemplent. Il y a dans ces yeux de la consolation, de la vérité et une profondeur infinie : la sérénité du ciel s'y reflète comme dans un lac tranquille. Et quelle création admirable que cet Enfant qui repose dans ses bras ! On devine en lui le Rédempteur : sur ses traits pleins de gravité on pressent la tâche divine qu'il doit accomplir ! Sous les boucles foncées s'ouvrent deux grands yeux noirs qui regardent fièrement sur le sombre monde du péché comme s'ils voulaient dire :

— Je triompherai de vous, pécheurs endurcis : tremblez devant l'Enfant qui vous jugera un jour et qui vous punira.

« Et il se penche en arrière, il soulève ses épaules comme pour se préparer, dans une attitude calme et sereine, à la lutte avec le monde.

« Dans une autre salle où nous entrâmes, de nombreux artistes étaient en train d'étudier la *Vierge à la Chaise*. Comme ces pauvres Madones doivent s'ennuyer d'être éternellement copiées par la foule inintelligente des barbouilleurs ! Heureusement que ce sont des saintes femmes que la vanité ne tourmente guère. Pourquoi donc fallait-il qu'en contemplant ce tableau de Raphaël, la madone de Saint Sixte me revint toujours à la mémoire ? Cela tenait sans doute à la ressemblance des visages : toutes deux ont le même corps, mais elles n'ont point le même esprit, la même expression, la même façon d'être éclairées par la lumière. Pour l'une c'est la lumière céleste ; pour l'autre la lumière de la terre. La *Sixtina* est une vision qui plane, une image transfigurée après l'épreuve du com-

bat et de la douleur ; la madone à la Chaise est une femme de la terre pour qui l'heure de la souffrance n'a pas encore sonnée ; elle est assise tranquillement et, si j'ose m'exprimer ainsi, à l'aise sur ce siège que la gloire à venir n'a pas encore transformé en trône. Les plis d'un turban lui tombent sur l'épaule ; ses vêtements sont choisis. Elle se penche doucement sur son enfant : elle le serre dans ses bras : elle regarde le spectateur avec de grands yeux réfléchis, comme Raphaël seul pouvait les peindre, et qui, tels que la lune dans une nuit calme et sereine, répandent dans le cœur malade des rayons d'une douceur ineffable et d'un profond apaisement.

« Raphaël a peint la madone de Saint Sixte avec des intentions célestes, la *Seggiola* avec des inspirations d'un profond amour, la madone du Grand Duc avec un sentiment de pureté enfantine. Cette dernière est une calme et silencieuse prière, tandis que la *Sixtina* est une extase et que la *Seggiola* exprime l'admiration des œuvres du Créateur adressée à lui-même dans la personne de son Fils. Dans la *Sixtina* je vois sous

une seule et même forme la mère auguste du Christ et la servante du Seigneur ; dans la madone à la Chaise je ne vois que la mère heureuse et florissante ; dans celle du Grand Duc que l'humble et pieuse servante.

« J'aurais voulu pouvoir m'arrêter des heures entières devant la *Vision d'Ezéchiel*. C'est un petit cadre doré d'un pied et demi de haut sur un de large, et qui renferme le ciel dans sa magnificence et son immensité. Oui, c'est bien Dieu le Père que nous voyons ici, le Dieu créateur et souverain maître du monde. Le roi de l'univers est sur son trône de nuages, porté par les mystérieux symboles des évangélistes, le Dieu de l'Ancien Testament. C'est bien là Jéhovah devant la face duquel on s'affaisse tremblant dans la poussière, abimé dans l'adoration et en même temps relevé par la pensée consolante que chacun de nous a été créé à son image, et que l'âme immortelle emprisonnée dans cette enveloppe éphémère, émane de Celui qui était, qui est et qui sera. La chevelure grise ondoie majestueusement ; la barbe imposante flotte

autour du visage tout rayonnant de grandeur divine et de puissance créatrice ; les bras étendus pour bénir s'élèvent au dessus des nuages qui ne sont point là rassemblés pour former un point d'appui et de repos, mais un trône glorieux. C'est une volupté céleste de méditer devant ce tableau et d'abimer son âme dans cette contemplation sublime. On croit entrevoir l'instant suprême où l'on verra un jour le Maître face à face. L'art d'un Raphaël était seul capable de produire un pareil effet et de trouver sa récompense dans sa propre création.

« Je retrouvai ici *Van Dyck* dans son thème le plus admirable, le royal et infortuné couple d'Angleterre. Ce ne sont que deux bustes ; je reconnus avec bonheur l'image vaporeuse et poétique de la noble reine, un peu différente de celle que possède le musée de Dresde, mais remplie d'un charme original et d'une suave mélancolie. On voit là, Charles et Henriette en vêtements de deuil. »

Et Maximilien ajoute d'un ton presque prophétique :

« L'avenir a répandu comme un voile sur les traits sérieux de Charles ; il fût une victime de l'ordre le plus élevé, et n'eut que le tort de se soumettre à sa destinée avec trop de résignation et de douceur. Il pécha par faiblesse ; il a dû être infiniment plus gracieux et moins roide que Louis XVI. Il a été donné à tous deux, sinon de vivre, du moins de mourir énergiquement. Pourquoi faut-il que leurs femmes aient été si séduisantes et si belles ? Pourquoi faut-il que ce qui est tendre et exquis soit toujours froissé et brisé ? »

Ce jour-là Maximilien a-t-il vu dans l'avenir ? Ne lisons-nous pas entre ces lignes poignantes son nom et celui de la malheureuse impératrice Charlotte ?

La chapelle de Michel Ange, à San Lorenzo, lui déplaît souverainement. Elle lui produit une impression des plus désagréables, un effet glacial et repoussant.

« Ici reposent dans le sommeil de la mort, dit-il à son entourage, des cœurs à jamais perdus,

et leur vaine philosophie en s'élevant à elle-même ce tombeau n'est parvenue qu'à exprimer le malaise de la conscience. Si Michel-Ange a eu de son époque une connaissance exacte et profonde, ce monument lui a merveilleusement réussi, et les statues indécentes qui l'entourent, dépourvues de grâce et d'âme si je puis le dire, ne montrent que trop clairement d'où soufflait l'esprit qui a hanté ces lieux. La position demi assise, demi couchée des grands Médécis exprime sous une forme sensible et matérielle, l'aversion d'une philosophie orgueilleuse et frivole pour le repos de la mort. Ils semblent se débattre et ne vouloir point du linceuil qu'aucune créature humaine n'a encore soulevé, mais qui recouvre dans la paix la dépouille du croyant. Ces monuments portent l'empreinte d'une lutte malade de la grandeur terrestre contre le soi-disant néant : le marbre reste froid, et sous cette enveloppe de pierre la mort semble ricaner et se moquer de la vie. Le mot paix ne saurait retentir sur ces tristes parvis qu'aucun souffle chrétien ne réchauffe.»

En lisant cette page écrite par Maximilien, on songe involontairement à ces lignes du chapelain Burchard. Parlant d'un Médécis, il disait :

—Il mourut *sine luce, sine cruce, sine Deo.*

Tour à tour le groupe de Niobé avec ses enfants, le Vase de Médécis, la Flore du Titien, la Méduse du Caravage, l'architecture de la Tribune, la Vénus de Médécis, la rêveuse et superbe *Fornarina*, le Jean de Monfort et le Charles Quint de Van Dyck, l'Hercule de Rubens, l'Adoration des Mages de Durer, l'Adam et Eve de Cranach lui arrachent des critiques et des descriptions pleines de logique et de vie.

Raphaël, Rubens et Van Dyck lui font faire les réflexions suivantes :

—« Sérieux et rêveur, consumé par une ardeur profonde, sans énergie virile mais sans faiblesse féminine, sorte d'être intermédiaire et mélancolique, n'appartenant à la terre que par une enveloppe frêle et nerveuse, moitié chérubin, moitié génie, avec un regard profond, plein d'une douce langueur, tel nous apparaît Raphaël